

Édito

Le voile ou le chiffon rouge

Et voilà : il a fallu une fois encore qu'on aille chercher des poux sous le foulard des musulmanes. Le voile est décidément une passion française, une de ces exceptions reconnues comme telles dans le monde entier, où nous faisons figure d'excentriques. De quoi s'agit-il cette fois ? D'une sorte de cagoule fabriquée dans un matériau spécifique qui permet de faire du sport en conservant les cheveux cachés. Il y a bien en France une législation sur le voile. Il y est considéré comme un « signe religieux » et son port y est banni au motif de la laïcité pour les agents de l'État et dans les écoles de la République. Le « hijab de sport » vendu par la société Decathlon était destiné aux femmes voilées qui souhaitent faire du sport, une activité à caractère privé même si elle est exercée en public. Rien ne s'oppose donc au port de cet accessoire et, par là même, à sa vente. Decathlon a cependant été obligé de retirer l'objet de son catalogue après que les réseaux sociaux se sont enflammés, que la firme a été conspuée et ses employés insultés dans les magasins.

L'objet ne méritait pas tant de rage. La société Nike en commercialise d'ailleurs un sans provoquer de scandale. Soyons précis : toute féministe convaincue, et j'en suis, déplore que des femmes se croient tenues, pour des motifs religieux, de dissimuler leur chevelure afin de préserver leur « pudeur » et d'éviter aux hommes d'être soumis à la tentation ; si la vue d'une femme excite un homme, il lui appartient de se maîtriser, pas à la femme de s'enlaidir. La raison souvent invoquée d'un signe de soumission à Dieu est en fait une soumission paradoxale au désir des hommes.

Il reste que le psychodrame national provoqué par le hijab de sport n'a pas pour bénéficiaire la liberté des femmes. Il nourrit le sentiment islamophobe de ceux et celles qui désignent ces voiles comme la preuve de la perte de l'identité française et la menace d'un remplacement pur et simple de la culture chrétienne par l'islam. Il alimente le sentiment de persécution que cultivent les islamistes pour obtenir l'adhésion des jeunes générations de musulmans et musulmanes. La victime directe est la laïcité paisible et tranquille, hospitalière et démocratique, émancipatrice et éducatrice.

CHRISTINE PEDOTTI

Bénis soient les enfants qui manifestent !

Ils sont de plus en plus nombreux à sécher les cours pour descendre dans la rue « marcher pour le climat ». N'hésitons pas à les encourager.

Alors qu'aujourd'hui l'irréversibilité est du côté de la lente mais continue dégradation du climat, quelles initiatives prendre pour engager des mesures irréversibles, elles aussi, mais en faveur de la stabilisation des conditions climatiques ? Force est de constater que la communauté mondiale n'est pas à la hauteur des enjeux : les accords internationaux ne sont pas respectés, les engagements des États ne sont pas tenus, les habitudes de consommation ne sont pas modifiées, les efforts engagés – et il y en a – ne sont pas suffisants.

Nous sommes collectivement devant une impasse que ni le monde économique, ni le monde politique, ni le monde scientifique ne peuvent résoudre selon les logiques propres à leur fonctionnement habituel. Le temps de la décision concertée, du consensus patiemment construit est un temps trop long pour faire face à l'urgence.

Ce n'est pas nécessairement affaire de mauvaise volonté, plutôt affaire de consensus sur l'ampleur du désastre. Si, dans cette matière essentielle, personne ne se sent mandaté pour forcer le destin, c'est probablement parce que notre humanité ne perçoit pas l'urgence de changer : nous pensons à tort que la dégradation du climat est une affaire de siècle(s) et pas d'années et que, d'ici à l'effondrement final, l'homme trouvera les moyens de maintenir son mode de vie sans dommages collatéraux excessifs. Cette idée d'une vraisemblable rémission freine notre prise de conscience, ralentit notre action, éteint notre impatience. Mais c'est une espérance aveugle et sourde qui ne repose pas sur les faits. Nous attendons un miracle là où nous devrions déclencher des plans d'urgence et mobiliser tous les citoyens. Dieu n'y pourvoira pas. Nous ne savons rien des conséquences des interactions des éléments de dégradation entre eux. Sauf que tous les rapports établis dans tous les domaines scientifiques concernés témoignent d'un processus d'accélération de la dégradation du climat. Que peut-il se passer ? Nombreux sont les politologues, les historiens, les philosophes, les économistes qui nous prédisent l'avènement d'une dictature mondiale, seul moyen pour sortir d'une folle et mortelle dérive. Le despotisme éclairé à notre secours. Non plus la dictature du

prolétariat mais la dictature du bien commun, le gouvernement des savants que le XIX^e siècle nous avait promis. Cette perspective nous effraie car nous savons que le despotisme ne s'arrête jamais aux limites des maux qu'il était censé corriger. Dès lors que le pouvoir est en quelques mains, ces mains en abusent et étendent à toute la société leur emprise.

Devant ces perspectives désastreuses, il n'est pas possible de rester sans rien faire. Alors, les plus jeunes, voyant l'impuissance de leurs aînés, réagissent, et il faut les en remercier. Avec leur sensibilité, leur insouciance, leur optimisme, leur espérance et leur bonne volonté. C'est à ce stade tout à fait insuffisant, mais c'est déjà un immense progrès et probablement le début de quelque chose. De national, ce mouvement est



© Dirk Waern/Beleg/Mag/Beleg

devenu européen, puis international. Combien de grèves internationales aussi suivies et aussi pacifiques avons-nous connues au cours de ces dernières années ?

Comme ils le disent : « Pourquoi devrions-nous étudier pour un futur qui n'existera bientôt plus, alors que personne ne fait rien pour le sauver ? » Sauront-ils convaincre leurs maîtres, leurs parents, leurs élus ? Nous l'espérons avec eux. Puisque la raison n'a convaincu personne, espérons que la honte des adultes devant l'audace de leurs enfants éveillera en eux un sentiment de culpabilité qui les fera réagir.

Encourageons nos enfants et petits-enfants à manifester et à témoigner d'une vigueur, d'une générosité et d'une audace qui laissera les sceptiques pour ce qu'ils sont : des désespérés. Et on ne peut pas confier l'avenir du monde à des désespérés.

JEAN-MARC SALVANÈS

Décanonisez-le !!!

La journée des droits des femmes de l'an 2019 sera pour nous, femmes, catholiques ou non, une journée de deuil et d'indignation. Nous crions notre horreur en découvrant le documentaire *Religieuses abusées, l'autre scandale de l'Église* sur les abus et viols de femmes religieuses par des prêtres.

Nous manquons de mots pour condamner ces prêtres et religieux prédateurs et violeurs. Au motif que les religieuses donnaient leur vie pour « servir », ils se sont eux-mêmes servis, servis sur le corps de ces femmes, niant leurs vœux, leur parole, leur dignité – pourtant si souvent invoquée par l'Église –, leur personne même d'être humain libre et responsable de son corps. Entre leurs griffes, ces femmes ont été dépossédées et réduites à une fonction sexuelle, un usage que l'on s'accorde, puis que l'on jette ou que l'on « refile » à un autre pour qu'il « en profite », en toute impunité.

Nous nous indignons du système dans lequel s'inscrivent ces faits. Non, ce ne sont pas de simples abus isolés perpétrés par quelques pervers. Force est de constater qu'ils ressortissent à cette « culture de l'abus », dénoncée par le pape François. Oui, il s'agit d'un système et d'une culture qui nient le corps de l'autre, celui des enfants comme celui des femmes. Ce système s'enracine dans l'entre-soi masculin et se perpétue grâce à l'idolâtrie dans laquelle est tenue la fonction du prêtre.

Mais il y a pire. Il y a le concept que l'Église catholique a forgé et qu'elle nomme « la Femme ». Nous en dénonçons la pauvreté et l'indigence ainsi que la manœuvre de domination qui anime cette vision. Sous l'influence déterminante du pape Jean Paul II, « la Femme » devient une idée, conçue exclusivement par des hommes – célibataires de surcroît. Son unique vocation, sa raison d'être est d'aider l'homme par le mariage et la maternité ou de servir l'Église dans la chasteté religieuse; vision sans lien avec les femmes de chair, de sang, d'esprit et d'âme qui constituent, faut-il le rappeler, la moitié du genre humain et au moins les deux tiers des catholiques pratiquants.

Nous osons dire que le premier abus commis à l'encontre des femmes est cette idéalisation, cette tromperie qui masque les discriminations sans nombre dont les femmes sont l'objet dans leur propre Église. C'est sur l'autel de cette femme-idée que sont sacrifiées les vies des vraies femmes.

Dans l'Église catholique, « la Femme » doit répondre à une double vocation « vierge ou mère ». Elle est assignée à son corps sexué; son « non-usage » dans la virginité ou son « usage » dans la maternité, sans qu'aucune place soit laissée

aux autres dimensions de l'être humain !

Nous dénonçons le mensonge et l'hypocrisie de cette idéologie qui pèse sur nous. C'est elle que révèlent les abus sur les corps des femmes religieuses. Elles ont fait vœu de chasteté et leur parole est violentée en même temps que le corps. Lorsque ces viols conduisent à une grossesse, elles sont avortées de force ou leur enfant est cyniquement abandonné, sur ordre exprès de la responsable de la communauté. La violence faite à leur corps est alors à son comble puisque même la maternité, leur « autre » vocation, leur est interdite.

Ainsi, non seulement les responsables de l'Église catholique imposent à toutes les femmes leur idéologie de « la Femme », mais – aidés par quelques femmes acquises au système – ils violent eux-mêmes les règles qu'ils imposent à toutes.

Notre accusation ne porte pas sur les seuls criminels et violeurs. Elle vise la conspiration du silence qui a entouré ces monstrueux agissements. « *On lave son linge sale en famille* », dit-on pour justifier la mise à distance des médias et de la justice. Mais ce linge sale est simplement déplacé, sans jamais côtoyer lessiveuse ou savon. Serait-on dans une armée qui gère son BMC (bordel militaire de campagne) comme un moindre mal ?

En ce 8 mars, fortes de l'Évangile et de l'attitude de Jésus lui-même à l'égard des femmes, nous réaffirmons les droits imprescriptibles des femmes, qui sont ceux de tout être humain, partout et spécialement dans l'Église.

Nous demandons la décanonisation du pape Jean Paul II, protecteur des abuseurs au nom de la « raison d'Église » et principal artisan de la construction idéologique de « la Femme* », ainsi que l'interdiction d'enseigner, de propager ou de publier la « théologie du corps » qu'il a prêchée au cours de ses catéchèses du mercredi.

CHRISTINE PEDOTTI et ANNE SOUPA,
cofondatrices du Comité de la jupe.

* Jean Paul II a été la voix décisive qui a conduit le pape Paul VI à condamner la contraception (encyclique *Humanae Vitae*). Il a ensuite élaboré une théologie de la Femme, toujours référée à la Vierge Marie, figure de silence et d'obéissance.

Fondé en 1941 dans la clandestinité par Pierre Chaillot (s.), *Témoignage chrétien* est édité par Les Cahiers du Témoignage chrétien, 28, rue Raymond-Losserand, 75014 Paris. 01 77 32 72 78 ; redac@temoignagechretien.fr. Courriels : initialeduprenom.nom@temoignagechretien.fr Directrice de la publication et de la rédaction : Christine Pedotti. Rédactrice en chef adjointe : Sophie Bajos de Hérédia. Secrétariat de rédaction et réalisation : Pascal Tilche. Ont collaboré à ce numéro : Antoine Champagne, Marie Petitcuénot, François Quenin, Bernard Rivière, Jean-Marc Salvanès, Anne Soupa. Diffusion, abonnements : Abo Press - 19, rue de l'Industrie - BP 90053 - 67402 Illkirch cedex - 03 88 66 26 19 - temoignagechretien@abopress.com. Vente au numéro/VPC : contacttc@temoignagechretien.fr. Conception graphique : Françoise Perchenet. Imprimerie : Imprimerie de Champagne, Langres (France). N°ISSN : 0244-1462. N°CPPAP : 1019 C 82904.

Le dernier refuge

La jeune Margot, visage fermé, débarque dans une résidence isolée en pleine campagne. Une femme d'un certain âge, plutôt sympathique, lui présente les résidents, Jérémy, Salomé, César, Sonia et les autres. Ils ont entre 18 et 50 ans et un point commun : ils sont dépendants à l'alcool et aux drogues. Ils sont là parce qu'ils ont épuisé leur entourage, parents, frères et sœurs, amis. Cette maison est leur dernier refuge. Après, c'est la rue. L'intrigue de *Nos vies formidables*, un film formidable, débute avec Margot (Julie Moulrier, qui cosigne le scénario) et s'enroule autour de cette nouvelle arrivante qui découvre les règles de la maison : les dix premiers jours, pas de portable, pas de sortie, pas de contact avec l'extérieur. Nous la suivons dans ces jours difficiles, accompagnée par la belle solidarité des autres dépendants. *Nos vies formidables* rappelle *La Prière* de Cédric Kahn (2018), qui racontait la même sévère démarche de sevrage. Mais ce dernier suivait pas à pas une

La cinéaste a réuni sa dizaine de comédiens pendant plusieurs semaines, afin qu'ils se retrouvent dans les conditions des dépendants.

communauté chrétienne, contrairement au film de Fabienne Godet, parfaitement laïque. Pendant deux ans, elle a assisté à des réunions de groupes Alcooliques & Narcotiques Anonymes, qui rassemblent des hommes et des femmes unis par un seul et même problème : la dépendance. Puis, elle a bâti un scénario, avant de constituer un groupe d'acteurs. La résidence est mixte, garçons et filles mélangées ; mais la sexualité n'est pas le sujet : dans l'état où sont ces personnes abîmées, le sexe est bien la dernière chose qui les préoccupe. La cinéaste a réuni sa dizaine de comédiens pendant plusieurs semaines, afin qu'ils se retrouvent dans les conditions des dépendants. Elle leur a adjoint deux vrais thérapeutes, qui s'inspirent du « Modèle Minnesota », thérapeutique anglo-saxonne qui privilégie l'idée que l'addiction est une maladie chronique pouvant être traitée par la parole et par l'entraide. C'est ainsi que nous suivons la jeune Margot, mutique à l'arrivée, qui se libérera à la fin d'un lourd secret. Poignant et juste.

FRANÇOIS QUENIN

Nos vies formidables,
de Fabienne Godet, 1 h 57, en salle.

Retrouvez chaque jour
Témoignage chrétien sur Internet
www.temoignagechretien.fr
et réagissez !

Mises à l'index

Est-ce que ça vaut encore vraiment la peine, en France, de se battre autant pour l'égalité hommes-femmes en entreprise? Nous ne sommes ni en Inde, ni dans les années 1950. Est-ce si grave que seules huit des cent vingt plus grosses entreprises soient dirigées par des femmes? Le gouvernement a répondu avec l'«index Pénicaud». Depuis le 1^{er} mars dernier, les entreprises de plus de mille salariés doivent publier une note sur 100 qui reflète l'état de l'égalité hommes-femmes. Évidemment, il y a des surprises: Alstom et Michelin affichent près de 95, alors qu'EDF arrive tout juste à 80. L'index prend en compte quatre paramètres: les écarts de rémunération, les augmentations et promotions, les augmentations au retour de congé maternité et le nombre de femmes parmi les dix salariés les mieux payés.

Cet index n'est pas meilleur qu'un autre. Il n'a qu'une faible crédibilité mathématique puisqu'il ne prend en compte ni les primes de sujétion, qui nourrissent les écarts de salaire, ni le temps partiel, neutralisant ainsi cette inégalité première subie par les femmes. En outre, du fait de

sa complexité, cet index absorbe des ressources que les entreprises pourraient redéployer sous forme d'enveloppes pour corriger les inégalités. Et pourtant, il aligne toutes les entreprises derrière la ligne de départ.

Peu importe le résultat ou la justesse du mode de calcul, l'index Pénicaud a été pensé comme un aiguillon. Comme le constate Dominique Meurs, chercheuse à l'Institut national d'études démographiques: «*Entreprises et partenaires sociaux sont au pied du mur. Il ne s'agit pas seulement de prouver l'absence de pratiques discriminatoires, il faut aussi arriver à l'égalité des rémunérations entre les femmes et les hommes.*» Cerise sur le gâteau, si les entreprises obtiennent un score inférieur à 75 et qu'elles ne progressent pas au bout de trois ans, elles seront passibles d'une sanction financière à hauteur de 1% de la masse salariale.

L'immense vertu de l'index Pénicaud, c'est son caractère amoral. Plus d'apitoiement, plus d'excuse, plus d'exception, juste des chiffres. Ce qui ne se mesure pas n'existe pas. Toute la malice réside dans ce chiffre que les entreprises doivent

lâcher sur le marché, au vu et au su de leurs concurrents, de leurs clients et de leurs partenaires. C'était faire l'innocent pari de la transparence dans une économie de l'image et de la réputation.

Alors, oui, c'est important de se battre contre le plafond de verre qui limite les femmes en entreprise. Parce que le continuum des violences commence précisément quand on vous fait comprendre que votre travail, parce que vous êtes née femme, aura toujours moins de valeur. On nous a suffisamment dit que l'être humain trouvait sa dignité dans le travail.

Oui, nous avons besoin de plus de femmes dirigeantes parce que le plafond de verre est indigne de nos idéaux républicains. Nous avons besoin de plus de femmes dirigeantes pour faire régresser l'idée que les femmes sont des autres, des étrangères, derrière une ligne qui justifie toutes les subtilités de la violence. Nous avons besoin de femmes dirigeantes pour que chaque petite fille sache qu'elle a un avenir en France.

MARIE PETITCUÉNOT

BIBLE

Évangile de Luc 4, 1-13

En ce temps-là, après son baptême, Jésus, rempli d'Esprit Saint, quitta les bords du Jourdain; dans l'Esprit, il fut conduit à travers le désert où, pendant quarante jours, il fut tenté par le diable. Il ne mangea rien durant ces jours-là, et, quand ce temps fut écoulé, il eut faim. Le diable lui dit alors: «Si tu es Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain.» Jésus répondit: «Il est écrit: L'homme ne vit pas seulement de pain.» Alors le diable l'emmena plus haut et lui montra en un instant tous les royaumes de la terre. Il lui dit: «Je te donnerai tout ce pouvoir et la gloire de ces royaumes, car cela m'a été remis et je le donne à qui je veux. Toi donc, si tu te prosternes devant moi, tu auras tout cela.» Jésus lui répondit: «Il est écrit: C'est devant le Seigneur ton Dieu que tu te prosterner, à lui seul tu rendras un culte.» Puis le diable le conduisit à Jérusalem, il le plaça au sommet du Temple et lui dit: «Si tu es Fils de Dieu, d'ici jette-toi en bas; car il est écrit: Il donnera pour toi, à ses anges, l'ordre de te garder; et encore: Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre.» Jésus lui fit cette réponse: «Il est dit: Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu.» Ayant ainsi épuisé toutes les formes de tentations, le diable s'éloigna de Jésus jusqu'au moment fixé.

Tu autem, Domine, miserere nobis (Toi, Seigneur, prends soin de nous)

Ce passage de Luc ravive toujours en moi quelques sentiments de joie, de peur, d'interrogation.

Il y a quelque quarante-cinq ans, j'ai passé quelques jours de solitude dans le massif du sud algérien, le Hoggar, là où le père Charles de Foucauld a planté son ermitage vers 1911, sur le plateau de l'Assekrem, à 2 800 m d'altitude.

La tombée de la nuit, dans ce massif isolé sans cesse balayé par des vents bruyants et violents, vous projette dans un monde lunaire. Je n'ai jamais ressenti de peur semblable par la suite.

La peur du vide, du noir, du froid, de la solitude absolue, qui provoque immédiatement un sentiment de repli sur soi, comme pour éviter un effondrement imminent de la personnalité, une peur qui, durant quelques longues minutes, m'a accablé, oserais-je dire anéanti.

J'ai compris alors très vite que deux solutions se présentaient: ou disparaître, redescendre et fuir, se ratatiner et se laisser accabler, ou bien relever la tête, lutter contre ces sentiments profonds en même temps que superficiels, croire que cette épreuve est source de vie, de la rencontre non pas

du diable mais de Dieu et faire l'expérience de cette réalité.

Dans le récit de Luc, Jésus, après avoir reçu le baptême des mains de Jean le baptiseur, se retire au désert, loin de tout, et, face à la question réitérée du diable: «*Si tu es le Fils de Dieu...*», il répondra définitivement comme un vainqueur des tentations: «*Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu.*» Peu après, selon Luc – «*ayant ainsi épuisé toutes les formes de tentations*» –, il commence à accomplir sa mission de Fils de Dieu. Être fils, c'est avant tout reconnaître que notre vie vient de Dieu, et recevoir de lui notre subsistance; être fils, c'est faire confiance au Père, ne pas le mettre à l'épreuve, s'appuyer sur sa Parole; être fils, c'est l'adorer lui seul, ne pas attendre d'un autre le salut.

Nous ne sommes plus aujourd'hui ni au désert près du Jourdain, ni dans le sud algérien dans le massif du Hoggar. Le diable n'est plus ce monstre grimaçant brandissant sa fourche. Il est toujours un lion «*quaerens quem devoret*» (cherchant qui dévorer) comme dit la prière de Complies, guettant même les plus vigilants. Même si nous ne sommes pas moines ou moniales, en ce début de Carême 2019, implorons: «*Mes Frères, soyez sobres et vigilants; car votre adversaire le diable tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer; résistez-lui, étant forts dans la foi.*» (1P 5, 8-9.)

BERNARD RIVIÈRE